

Pierre Anselme

Carmina Tervinga

P O É S I E



société des
écrivains

Pierre Anselme

Carmina Tervinga

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© *Société des Écrivains*, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Varium et mutabile semper poeta : pensées décousues en guise de préface

L'inspiration est un don du ciel, une ombre furtive et farouche qu'il convient de saisir au vol pour l'apprivoiser en douceur, sans l'étouffer, sans lui faire violence.

Créer, c'est d'abord rêver, puis concrétiser son rêve.

Le rêve nous est offert gratuitement ; le plus dur reste à faire.

Un beau poème est une promenade d'agrément dans les jardins fleuris de la langue.

La poésie est inhérente à la nature humaine et présente en chacun de nous sous une forme plus ou moins élaborée, selon le niveau de culture ou le degré de sensibilité de chacun en particulier. L'art du poète est de savoir l'extraire de la gangue qui l'emprisonne ; il est comme l'arc-en-ciel, qui capte la lumière crue pour la sublimer en un feu d'artifice coloré.

L'harmonie est, à mon sens, le critère fondamental pour juger de la bonne poésie, laquelle ne vit, par ailleurs, pleinement qu'à travers une bonne lecture à haute voix, sans laquelle elle reste souvent lettre morte. Un accompagnement musical adéquat y ajoute davantage encore de légèreté, de vigueur ; il lui donne des ailes, en quelque sorte.

À propos du sonnet

Le sonnet est un poème condensé dans une coquille de noix ; c'est tout un rêve exprimé par un bref cri de joie, de douleur, d'étonnement voire de colère, une larme cristallisée sur un pétale de rose, l'émoi du jeune homme face à la jeune fille, la plainte d'un amant déçu, tout cela dans les limites exiguës de deux quatrains et de deux tercets, tentative assurément audacieuse d'approcher la perfection dans cet art particulièrement exigeant et délicat qu'est l'art de la miniature.

D'aucuns prétendent que le sonnet est une forme poétique désuète, surannée ; il n'a pourtant jamais cessé d'être pratiqué par les meilleurs écrivains depuis la Renaissance.

J'ose espérer que, longtemps encore, il se trouvera des poètes dignes de ce nom pour en écrire, et des amateurs éclairés pour les apprécier comme il convient.

Conseils au lecteur :

Lisez, dans la mesure du possible, les sonnets rédigés en langue ancienne à la manière moderne, sans tenir compte exagérément des archaïsmes. Dès le XVII^e siècle, la prononciation actuelle s'est peu à peu imposée, nonobstant la graphie obsolète, qui a perduré un certain temps encore. Par exemple : « flottoit » se prononcera : flottait, « meüre » et « rameüre » se prononceront respectivement : mûre et ramure, « estendard » et « desbat » se liront : étendard et débat, etc.

« Pourquoi s'obstiner à écrire en langue désuète ? » me demande-t-on parfois. C'est que cette graphie et son vocabulaire archaïsant dont j'use en l'occurrence ont le charme et le parfum

des roses anciennes ou l'aspect particulier des meubles d'autrefois et des vieilles pierres chargées de lierre et d'histoire ; c'est un peu comme si, en écrivant de la sorte, j'interprétais de la musique baroque sur des instruments d'époque. À ce titre, le lecteur que cela agace peut-être me pardonnera, j'en suis persuadé. Par avance, je l'en remercie.

Ne vous gavez pas de poésie, n'engloutissez pas un recueil en une soirée, lisez-le à petites doses, pour ne pas avoir d'indigestion à mi-parcours, dégustez-le comme on déguste un vin de qualité.

Recherchez le plaisir, non l'ivresse.

Le poème est une fiction où se retrouvent, certes, de nombreux éléments relevant, du moins partiellement, du vécu de l'auteur ; il convient toutefois de ne pas tomber dans le piège qui conduirait le lecteur ingénu à considérer cette fiction comme une véritable autobiographie. Il serait, à ce propos, opportun de méditer cet avertissement de Lecomte de Lisle : « à nous, qui ciselons les mots comme des coupes et qui faisons des vers émus très froidement... »

Impromptu

Le prophète confessait avoir eu trois passions dans sa vie, à savoir : la prière, la femme et le parfum.

Je souscris sans réserve au choix des deux dernières ; n'étant point d'un naturel particulièrement enclin à la méditation, j'opterais toutefois pour la musique en lieu et place de la prière. Ces trois éléments se marient d'ailleurs parfaitement entre eux ; rien n'émeut, ne trouble, n'enivre davantage l'âme masculine que la présence à ses côtés d'une jolie femme évoluant avec grâce dans un environnement sonore harmonieux tout imprégné de senteurs délicates...

Embarras

Vous voulez un sonnet ? Pourquoi vous l'écrirais-je ?
Il en est déjà tant de si bons, de si beaux !
Dois-je chanter pour vous la guerre et ses héros,
rendre gloire à l'amour en de vibrants arpeges ?

Vais-je laisser grincer ma plume sacrilège,
en évoquant la mort et ses funestes maux ?
J'entends Ronsard gémir au fond de son tombeau...
Le Parnasse m'est clos, vainement je l'assiège.

Où sont ces mots si doux qui charment les oreilles,
et ces termes exquis, dont l'âme s'émerveille ?
Les muses n'ont pour moi que souverain mépris,

Je subis, impuissant, leur cinglant anathème
Au fait, n'ai-je pas composé mon poème ?
Ô ciel, loué sois-tu ! Apollon, sois béni !

Ivresse printanière

Qu'est-il de plus exquis qu'un souffle de printemps,
ce miracle d'amour qui suscite des roses,
grise les papillons, qui sur elles se posent,
et berce les roseaux sur le bord des étangs ?

Il transforme en Éden la campagne morose,
il rend à la forêt ses hôtes turbulents ;
le rossignol, ravi, redevient virtuose,
et le joyeux pinson lui répond sur-le-champ.

Le soleil triomphant anime chaque chose,
la nature en liesse est une apothéose
où tout n'est que senteurs, arpeges délirants,

chatoyantes couleurs et doux effleurements.
C'est l'univers entier qui se métamorphose.
Le parfum des lilas s'y fait parfois troublant...

Ecce homo

Je suis un Visigoth, un barbare nordique,
un Alaman perdu dans un monde latin,
recherchant le Walhall des ancêtres éteints,
aux confins imprécis des plaines germaniques.

Les lois que je subis me dépriment, m'accablent ;
ce parler, aux accents pourtant mélodieux,
tous ces vins capiteux et ces mets délectables
ne me ravissent pas. Je rêve d'autres cieux !

Lorsque Thor, le titan, faisait trembler la terre,
traçant en traits de feu leur terrible destin,
mes aïeux, atterrés, redoutaient sa colère !

Thor vainquit Jupiter, mais à ce fils d'Odin,
le Jahvé des Hébreux faisait déjà la guerre.
Quant aux dieux d'aujourd'hui, qu'ont-ils donc de divin ?

Généalogie

Je suis de vieille souche et j'ai nobles ancêtres
parmi les Visigoths et leurs cousins germains.
Un peu de sang gaulois et de sérum latin
coupent ces flots féconds dont est issu mon être.

Ma généalogie a pour arbre le hêtre,
un géant vert et or sur fond gris argenté,
orgueil d'une forêt qu'un jour filtré pénètre
mystérieusement de sa demi-clarté.

Voyez ces forts gaillards, dans les branches maîtresses,
et ces joyeux lurons, dans les collatéraux,
et ce puissant aïeul, avec sa lourde tresse,

courant le sanglier avec sa sauvagesse,
puis, tout au bas de l'arbre, à même le terreau,
ce bipède velu qu'une guenon caresse...

À une belle inconnue

Il me soubvient parfois d'une belle inconnuë,
que vis un soir d'esté, me pourmenant au bois.
J'allois sans but aulcun, par un chemin estroit,
quand cest ange du ciel soudain m'est apparué.

La fouldre, ou quelque'éclair qui tomberoit des nuës,
un lyon menassant et donnant de la voix
ne m'eust asseürément causé plus grand émoi
que le fit, cest soir-là celle qu'ay entre-vuë.

Blonde comme les bleds estoit sa chevelure,
et le soleil couchant, avant de s'endormir,
de ses feulx rougeoyans la faisoit resplendir.

Las ! elle fuyois jà, sous l'espaisse rameüre !
En ay guardé pourtant un bruslant soubvenir.
Revoirai-je jamais la doulce créature ?

La rose et le papillon

Je sais un papillon amoureux d'une rose,
et la rose, à coup sûr, aime le papillon.
Hélas, combien absurde est cette passion
qui rend la rose triste, et son amant, morose !

Car la reine des fleurs, en ses métamorphoses,
n'a pu se libérer de la sujétion
qu'une marâtre tige à jamais lui impose,
rendant vain tout espoir d'émancipation,

lors que le papillon, étonnant virtuose,
voltigeant çà et là, chatoyant ludion,
libre de toute entrave, à sa guise se pose,

la rose, de dépit, meurt de consommation,
et l'ardeur du soleil à son apothéose
y compte pour bien moins que la déception...

Nostalgie

Les longues nuits d'hiver aux aurores moroses
et les jours sans soleil ont fait place au printemps.
Le monde tout entier va se couvrir de roses,
et l'amour, dans les cœurs, se fera plus ardent.

La campagne et les bois tout doucement s'éveillent,
au son mystérieux de la flûte de Pan.
Le peuple des oiseaux s'étonne et s'émerveille ;
il répète à l'envi le message troublant.

L'éther est embaumé de parfums enivrants,
que la brise, complice, emporte prestement,
et la terre et le ciel tressaillent d'allégresse.

Le chant du rossignol est rempli de tendresse,
ainsi que les regards qu'échangent les amants...
Pourquoi mon cœur à moi est-il plein de tristesse ?

Nocturno

Toi, que mes yeux ravis n'ont jamais qu'entrevue,
fantôme immatériel aux traits indéfinis,
né d'un rêve fugace, au profond d'une nuit ;
pourquoi m'as-tu quitté, qu'es-tu donc devenue ?

Un songe t'engendra, ma Vénus onirique,
au sein de mon sommeil aux gouffres abyssaux.
Tu jaillis de l'écume, abstraite et chimérique,
ayant, comme Aphrodite, une mer pour berceau.

La brise caressait ta blonde chevelure,
dont l'or coulait à flots, comme soleil d'été,
de ton épaule nue, admirable parure !

Je t'aimais, ma sirène, impalpable beauté,
Ève désincarnée, insaisissable et pure,
être surnaturel, que l'aurore a chassé...

Nocturno

Quand la lune au triste visage
vient errer par-dessus les toits,
sur sa couche de blancs nuages,
je me prends à rêver de toi.

Je sens alors sur mes paupières
passer un souffle délicat,
et j'entends murmurer tout bas
une complainte familière.

Ô nuit, divine séductrice,
qui t'affligea de lendemains ?
L'aube m'arrache à tes délices,

en me rendant à mon destin,
et ma chimérique Eurydice
meurt avec toi, chaque matin...

Voicy venir le mois...

Voicy venir le mois des folastres esbats ;
laisse tes longs cheveulx flotter au vent, ma Mie !
Le soleil resplendit, tout renaist à la vie,
la nature, à l'envi, dévoile ses appas.

Qu'alternent les saisons, ne t'en afflige pas ;
non plus que le roseau, que le torrent charrie,
le temps ne te rendra la fleur qu'il t'a ravie.
L'heure qui fuit, jamais ne revient sur ses pas.

À l'arbre despouillé, qu'importe sa rameüre,
quand Borée assassin l'agresse et le torture ;
la neige et les frimas luy sont un triste fard !

Vivons le temps présent, cueillons la fraise meüre ;
de nos remords, le ciel, indifférent n'a cure,
et les regrest tous-jours nous assaillent trop tard !

Hymne à Vénus

Je porteray bien loing tes louanges, Déesse,
et clameray ton nom à traviers l'Occident.
Je le feray connoistre universellement ;
partout le chanteront les peuples en liesse.

Il charmera les cueurs, ainsy qu'une caresse,
il franschira les mons sur les aisles du vent,
il montera d'un coup jusques au firmament,
l'écho le reprendra tel un cry d'allégresse.

C'est luy que tonnera le turbulent orage.
La mer, jour après jour l'escrira sur les plages,
dans les sables dorés des ocreux archipels.

Je bastiray pour toi des temples éternels
où l'on verra, nud teste, au pied de tes autels,
s'incliner humblement les puissans et les sages.

*Rosa quoque non est absolute
sine pellacia !*
(Angelus Silesius)

Ainsi qu'au point du jour, quand paraît le soleil,
la clarté du matin vient percer la grisaille,
de même, illuminant une morne rocaille,
resplendissait ma rose, en son habit vermeil.

Qu'elle était belle à voir, en son premier éveil,
rehaussant de ses feux cette terne pierraille,
comme elle flamboyait, sur ce fond de broussaille,
telle un rêve éclatant jailli de mon sommeil !

Ce trésor, à coup sûr, était œuvre divine ;
il ne me souvient pas de corolle plus fine,
de nectar plus subtil, de parfum plus troublant...

Hélas, il n'est jamais de rose sans épine,
et lorsque j'ai cueilli sa coupe purpurine,
le sol, dépossédé, s'est gorgé de mon sang !

Étranges sont les soirs...

Étranges sont les soirs où la lune folâtre
baigne son corps lascif dans sa propre clarté,
tandis qu'au firmament, d'astres éclaboussé,
passent nonchalamment des montagnes d'albâtre.

Le soleil de printemps, qui tout métamorphose,
transforme en papillons de vilains cocons gris.
L'été donne aux buissons de délicates roses
et fait aux moindres fleurs la promesse d'un fruit.

L'hiver, malgré son air maussade et monotone,
cache bien des trésors, sous son grand manteau blanc.
Mais nous, pauvres humains, plus rien ne nous étonne ;

nous foulons, sans les voir, des tapis d'anémones
et disséquons le monde avec des mots pédants.
Savons-nous seulement ce que pleure l'automne ?

Sonnet pour une rose

Je vous offre souvent des roses dans mes rêves,
hélas, au moment même où vous tendez la main,
mes roses, de dépit, perdent toute leur sève,
et je les vois mourir comme un feu qui s'éteint.

Mes roses, dans vos doigts, n'ont plus cette arrogance
ni l'attrait fascinant du temps de leur splendeur.
Vous éclipsez leur charme, de votre élégance,
et de votre beauté, vous offensez la leur.

Or, je les aimais tant, avant de vous connaître,
et je les vénérâis comme divinité !
Devant la passion que vous avez fait naître,

leur superbe d'antan me semble vanité.
Que m'importe une fleur, quand vous allez paraître,
et lorsque je vous vois, que m'importe l'été !